

L'OGRE DE SARAWAK

JACQUES COLOMBO
RICHARD COLOMBO

L'OGRE DE SARAWAK

DON

Les deux combattants se faisaient face et il était évident que l'un d'entre eux allait mourir.

Il s'agissait de deux *Half Moon*, l'un d'un bleu électrique virant sur l'orangé au bout de ses nageoires, l'autre d'un rouge flamboyant, annonçant presque le sang versé. Disposés chacun dans leur minuscule aquarium, ils semblaient prêts à se bondir dessus, donnant déjà des coups de museaux contre le verre dans un manège cherchant avant tout à impressionner l'adversaire. La main sur les bords respectifs, les maîtres se toisaient par poisson interposé, tandis que les paris allaient bon train dans la salle empuantie par les odeurs de friture et celles de tabac, dont les volutes obscurcissaient la luminosité et modifiaient les perspectives. Lorsqu'au bout d'un moment, le bonimenteur au centre de la pièce, qui faisait monter les paris, jugea les sommes mises suffisantes, il adressa un rapide signe de tête aux deux propriétaires. Aussitôt, ceux-ci renversèrent leur bocal dans un plus grand bac et se reculèrent de quelques pas, laissant la foule s'exciter davantage devant le combat. Plus agressif, le *Betta splendens* bleu se lança immédiatement à l'attaque, visant la caudale de son adversaire afin de le déstabiliser.

À quelques tables de là, les jambes négligemment allongées et la tête contre le mur, un homme suivait le spectacle avec un intérêt feint. De haute stature, à la fois mince et musclé, son corps athlétique moulait le costume de lin sombre qu'il portait. Son visage dur et inquiétant, que renforçaient ses yeux couleur de schiste, lui donnait une allure de fauve en chasse. D'une main nonchalante, il attrapa le verre de mauvais alcool qui trônait devant lui, délogeant au passage quelques mouches que la fumée rendait agressives, et avala une gorgée de la boisson ambrée. Ça se voulait être du whisky, mais l'homme penchait pour une fermentation artisanale de quelques graines locales, et ça

convenait parfaitement à son palais habitué à des breuvages plutôt rudes. Il laissa l'alcool lui brûler l'œsophage, répandre son feu à l'intérieur de lui, reposa le verre et fit signe à l'hôtesse de lui en servir un second. Comme si elle n'attendait que cela, la jeune fille s'empressa de le renouveler avec la rapidité d'un prestidigitateur, en dévoilant un aperçu de son opulente poitrine engoncée dans une tenue trop sage pour être honnête. Le regard de l'homme se perdit dans le balancement hypnotique de sa croupe, longtemps après qu'elle ait disparu dans la foule compacte.

— Je serais vous, je me méfierais, fit une voix à ses côtés. Ici, le patron n'aime pas que l'on s'intéresse à ses filles de trop près. À moins d'y mettre le prix. Mais seriez-vous prêt à y mettre le prix, monsieur King ?

L'homme aux yeux de schiste pivota lentement vers la table adjacente à la sienne, dévisageant celui qui venait de parler. Un type quelconque, ne devant pas dépasser les cinquante kilos tout mouillé, la peau sur les os. Son visage était gris et triste comme un jour de pluie, son crâne totalement dégarni en dehors de quelques mèches jaunâtres, qui s'accrochaient sur ce dôme osseux tel du mauvais lichen sur un rocher battu par le vent. Son costume beige portait les traces évidentes d'une transpiration excessive, et il tenait serrée devant lui une petite mallette de cuir noir d'apparence anodine. Mais l'homme aux yeux de schiste savait qu'il n'en était rien. Plus que tout, cette mallette trahissait le métier de l'interlocuteur, si on pouvait parler de métier, et la raison de sa présence. Comme il ne répondait pas, le costume beige reprit :

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour disparaître, monsieur King. Après votre dernier coup d'éclat... Quel effet cela fait-il d'être devenu le *capo de tutti capi* ?

John King, puisque tel était le nom de l'homme aux yeux de schiste, haussa les épaules.

— Imporex, finit-il par répondre. Je me doutais bien que vous alliez refaire surface un jour ou l'autre. Ne me dites pas que

vous avez parcouru tout ce chemin simplement pour me parler de mon grand-père ?

— Vous avez raison, monsieur King, vous avez raison... Mais, ne pourrions-nous pas aller discuter ailleurs, dans un endroit plus discret ?

— Nous sommes parfaitement tranquilles ici, monsieur ?

— Bones...

— Bones, bien sûr, où ai-je la tête...

Un pseudonyme qui en valait bien un autre. Ce type avait le physique d'un tas d'os, et de toute façon Imporex avait l'habitude d'employer des personnes comme lui.

— Nous sommes très bien, monsieur... Bones. On ne s'intéresse qu'aux combats de *Betta*. Beaucoup d'argent en jeu...

— Pariez-vous, monsieur King ?

— Uniquement lorsque je suis sûr de gagner, Bones. Si vous me disiez ce que me veut Imporex, afin que je puisse terminer mon verre ?

Après un dernier regard sur la foule autour d'eux, le dénommé Bones quitta sa table et vint s'asseoir sur la chaise demeurée libre à côté de John King.

— Mes employeurs ont eu du mal à remettre la main sur vous. Mais vous savez tout aussi bien que moi que nous faisons tout pour garder nos précieux collaborateurs, ils sont si rares ! Je dois dire que votre départ a fait pas mal de bruit, que ce soit en Italie ou aux États-Unis. Désormais, vous voilà seul héritier de Giovanni Mazzini, en possession de sa bague en plus, ce qui fait de vous plus que jamais l'homme à abattre ! La mort de votre aïeul ne met pas vraiment fin à votre malédiction, monsieur King, et je comprends parfaitement votre envie de vous mettre au vert. Quoique je ne m'imaginais pas vous trouver dans un tel trou.

— C'est parce que vous ignorez tout de moi, Bones. Ici, je suis bien plus à l'abri que n'importe où ailleurs. Je connais cette région, je sais à quoi m'attendre. C'est la première fois que vous venez en Indonésie, Bones ?

Le costume beige ne répondit pas. Il se contenta d'entrouvrir la mallette afin d'en dévoiler le contenu à John King : une pochette cartonnée, et une enveloppe en kraft paraissant rebondie. Le prix d'une nouvelle mission. Finalement, Imporex avait toujours le dernier mot.

— Il y a dans cette pochette ce que vous devez savoir sur votre... travail. Et la moitié de la rémunération. Trente mille dollars. Je vous propose d'étudier les documents à votre hôtel, puis je vous recontacterai demain.

— Donnez-moi juste le dossier et l'enveloppe, répondit Don. Je n'ai pas envie de ressembler à un agent d'assurances.

Il entrouvrit l'enveloppe, certain d'y trouver la somme en dollars.

— Vous pouvez compter, monsieur King.

— Je crois que je peux vous faire confiance... et je ne crois pas que ce soit très prudent ici, avec tous ces parieurs excités. À ce propos, vous n'avez pas eu peur que quelqu'un vous dérobe votre précieuse valise ?

Bones se fendit d'un large sourire :

— Aucun danger, monsieur King. L'imprudent qui s'y serait risqué n'aurait même pas eu le temps d'en vérifier le contenu.

Il se leva, salua John King d'une inclinaison presque obséquieuse du buste.

— Je vous souhaite une bonne soirée, et vous retrouve demain, monsieur King.

— Vous ne me demandez pas où je loge ?

— L'Hôtel des Anciens Rois, monsieur King. Vous logez à Tanjungpinang depuis maintenant quinze jours. Auparavant, vous étiez du côté de Lagoi, et avant à Bandar Penawar... Je vous l'ai dit : nous n'abandonnons jamais nos excellents collaborateurs. À demain donc, pour neuf heures ? Cela vous laisse largement le temps de tenter votre chance avec cette jeune hôtesse et d'être réceptif à notre proposition par la suite. Et je sais que vous ne

cherchez pas à me suivre, vous êtes trop intelligent pour prendre ce risque.

Il jeta quelques pièces sur la table, la monnaie pour sa tasse de thé à peine entamée, fit mine d'épousseter sa veste de costume, et sortit en fendant la foule. Don considéra la pochette posée devant lui, brûlant de l'ouvrir. Mais ce n'était peut-être pas le lieu. Il sentait contre sa poitrine le poids des trente mille dollars. Il n'avait jamais roulé sur l'or, n'avait jamais rien possédé que ce qu'il avait sur le dos. Tout juste si désormais il détenait ce voilier avec lequel il avait fui ses poursuivants en Italie, et surtout ce passé qui lui collait trop à la peau. Mais comme l'avait si bien souligné Oscar Wilde, nul homme n'est assez riche pour racheter son passé. Trente mille dollars, qui seraient doublés une fois la mission finie... de quoi voir venir pendant quelque temps. Devant lui, la foule poussa une grande clameur. Le combattant rouge n'avait pas fait mentir son aspect, le sang avait été versé. Le *Betta Half Moon* bleu, les nageoires en pièces, n'était plus animé que de soubresauts annonciateurs d'une mort prochaine. L'argent fila rapidement de mains en mains, avant qu'un nouveau combat se prépare. Don décida qu'il en avait vu assez. Il régla l'addition, y ajouta un pourboire, hésita. La serveuse aux seins lourds repassait dans son champ de vision, il n'avait sans doute que quelques mots à dire. Il préféra renoncer, préoccupé. Il n'aurait su prendre du plaisir après sa rencontre avec l'envoyé d'Imporex. Il quitta le bar, retrouvant un air guère plus frais mais plus respirable, s'orienta rapidement et prit le chemin de l'Hôtel des Anciens Rois. Un nom bien pompeux pour un établissement qui était loin de l'être, situé non loin du Musée du *Sultan Suleiman Badrul Alamsyah*. Il évoquait plutôt un assemblage disparate de planches et de plaques de métal, dont les multiples couches de peinture ne parvenaient pas à masquer les irrégularités. À peine entré, Don grimpa les étages, indifférent aux courbettes du personnel de l'établissement, referma la porte de sa chambre et sortit sur le petit balcon. Le brouhaha de la ville et des activités maritimes lui montait

jusqu'aux oreilles, assourdi, tandis que de vagues remugles mélangés aux odeurs de cuisine alourdissaient l'air pesant de ce début de soirée. Don s'assit sur l'unique fauteuil en rotin, prenant le temps de laisser courir ses doigts sur la pochette cartonnée. Il tira ensuite l'enveloppe de sa poche, la posa à ses côtés. Six mois. C'était ce qu'il avait fallu au groupe pour le retrouver. Il connaissait la technique d'Imporex. Ils ne lui laisseraient pas le choix. Il était bien payé, certes, mais il n'avait aucun moyen de refuser, sous peine de se voir au mieux abattu d'une balle dans le dos, au pire livré à la Mafia.

Avec un soupir, John King tira sur l'élastique, ouvrit la pochette et sortit les documents qu'elle contenait.

Il fut un temps où John King s'appelait Giovanni Mazzini. Où il n'était qu'un gamin presque comme les autres, s'efforçant de grandir avec insouciance entre ses parents, profitant de ses copains sans bien réaliser le poids et même la malédiction de son nom. Il portait le même que son grand-père, un homme puissant dont on disait qu'il avait droit de vie et de mort sur quiconque faisait partie de son entourage. Il lui avait fallu quelques années pour comprendre ce que cela signifiait. Don Giovanni l'ancien était le chef de toute la Mafia des États-Unis. Incontestable, mais pas incontesté. Certains dans l'ombre avaient œuvré pour renverser le patriarche. Son père avait été assassiné, sa mère avait été contrainte de vivre cachée de tous, parce que nul doute qu'ils s'en prendraient également au fils. Le vieux Don Giovanni lui avait dit qu'il serait son successeur le jour venu. Un héritage qu'il avait toujours refusé, préférant de loin mener une existence au jour le jour. Il avait vu son père mourir, sa mère souffrir sur l'autel de la cupidité et de la soif de pouvoir. Il avait été contraint de s'enfuir lorsque les responsables s'en étaient finalement pris à lui. Des années de traque, la mort évitée à maintes reprises, parfois de justesse. Tandis que le vieux Don Giovanni Mazzini se murait dans une résidence plus fortifiée que Fort Knox, à l'abri même d'un bombardement soutenu, le jeune Giovanni changeait de nom et de vie. Il était devenu John King. Et s'il vivait au jour le jour, comme il l'avait souhaité au cours de son insouciance jeunesse, c'était désormais pour fuir tous ceux qui s'étaient juré d'avoir sa peau.

Aujourd'hui, son grand-père était mort. L'âge et la maladie avaient eu raison de son extraordinaire résistance. En disparaissant, il avait légué à son petit-fils sa bague, le sceau personnel des Mazzini et la preuve incontestable qu'il était l'héritier, ainsi qu'un courrier authentifiant son droit à faire valoir

son autorité sur tous les chefs de la Mafia. John King n'en avait pas voulu. À l'heure où les différents clans s'affrontaient, où des alliances se nouaient dans l'ombre pour supprimer ceux qui se montraient trop gourmands, il avait dissimulé cette lettre et cette bague dans un endroit connu de lui seul. Il savait que tôt ou tard, quelques *capi* se diraient qu'il fallait retrouver la lettre afin de légitimer la succession. La chasse reprendrait donc... si tant est qu'elle ait cessé un jour.

Aussi opportunistes soient-ils, et bien entendu sans aucun scrupule, les gens d'Imporex lui offraient une possibilité de continuer à fuir, jusqu'au moment se disait-il, où une mission tournerait mal. Il finirait agonisant au fond d'une ruelle, un poignard entre les omoplates, ou criblé de balles dans un coin perdu de tous... La solution était peut-être de modifier ses traits, une chirurgie esthétique destinée à lui donner un autre visage pour le restant de ses jours.

Mais personne ne pouvait changer le regard d'un homme. Surtout s'il était comme le sien, dur, froid, sans pitié.

John King posa les documents devant lui. La pochette contenait quelques papiers tapés à la machine, des articles de presse, et une série de clichés. Il examina d'abord les photographies. Prises au téléobjectif, elles montraient toutes le même personnage : un individu de taille moyenne au visage bouffi, aux paupières lourdes derrière de larges lunettes de soleil à effet miroir, et au cheveu noir coupé très court. Engoncé dans une tenue ajustée, rappelant tout à la fois l'uniforme des officiers malais et le kimono traditionnel, il portait sur la tête un *songkok* de velours richement brodé. John lui donnait la soixantaine d'années. Sur chacune des images, il apparaissait figé, les traits rigides en un masque de cire dont il avait la couleur. « Sans doute un métis sino-maltaise », songea John. Il s'arrêta sur la dernière prise de vue. L'homme avait retiré ses lunettes et fixait l'objectif, ayant visiblement senti que quelqu'un l'observait. Ses yeux, très clairs, donnaient l'impression d'une déformation des pupilles,

étroites et allongées comme celles d'un serpent. John secoua la tête, mal à l'aise. Il devait s'agir d'un artéfact, nul homme ne pouvait avoir des yeux ainsi formés. Il eut cependant du mal à détacher son regard de celui de l'inconnu sur le papier glacé. Finalement, il reposa les clichés et prit les quelques notes tapées à la hâte. Le nom du porteur de lunettes miroir y était inscrit : Dayang Ular. Pour avoir pas mal bourlingué dans la région par le passé, John King savait que le mot « Dayang » était en rapport avec les origines aristocrates du personnage, les Malais ayant coutume d'associer à leur nom un titre héréditaire. Quant à Ular, il en ignorait la signification, mais il avait bien l'intention de la demander à Bones dès le lendemain. Présenté comme un homme d'affaires d'origine chinoise, il vivait dans l'état de Sarawak depuis plus de quarante ans. Sa fortune assez importante provenait de l'exploitation des ressources naturelles, dont le pétrole, mais aussi le cuivre, le bois exotique et l'huile de palme. Il avait la réputation d'être intransigeant, dur avec ses employés et sans aucune pitié avec les autochtones qui s'escrimaient dans ses usines et sur ses plantations. L'homme vivait retranché dans une véritable forteresse au centre du pays, et il n'en sortait que pour se rendre à Kuala Lumpur pour ses affaires. On savait peu de choses sur lui, excepté qu'il avait été victime d'une agression par le passé de la part de séparatistes qui l'avaient laissé pour mort après lui avoir tranché la gorge. Il avait survécu contre toute attente, dissimulant sa cicatrice sous le col hermétiquement fermé de son uniforme, et il avait désormais du mal à s'exprimer en raison de lésions irréversibles de ses cordes vocales. Comme Kadhafi des années plus tôt, on disait qu'Ular ne sortait qu'entouré de sa garde rapprochée, des jeunes filles aussi belles que féroces, et qui n'auraient pas hésité à sacrifier leur existence pour sauver celle de leur employeur. Don se demanda si, à l'instar de l'ancien dictateur, certaines gardaient la porte tandis que d'autres gardaient le lit...

Il survola le reste de la documentation. Pour qu'Imporex lui ait fourni ces renseignements, cela voulait forcément dire qu'il allait devoir s'intéresser à ce monsieur Dayang Ular. Il tenta d'en imaginer les raisons. Il n'avait jamais su exactement qui se trouvait derrière cette organisation, du moins suspectait-il une branche parallèle d'une agence d'espionnage, chargée de s'occuper des sales affaires. Dans leurs manières d'agir, et avec leurs moyens, il avait même pensé qu'elle était rattachée à la CIA. Mais rien n'était moins sûr, et il n'avait jamais rencontré que des intermédiaires, non des responsables...

Jugeant qu'il en apprendrait davantage le lendemain, John King réintégra sa chambre. Cachant les documents au fond de l'armoire, il se déshabilla rapidement, passa sous la douche afin de se débarrasser de toute la sueur accumulée au cours de la journée. Sitôt l'entrevue avec Bones terminée, il regagnerait son bateau amarré non loin d'ici. Il y avait dissimulé une arme dans la double coque à la proue, difficilement accessible certes, mais ce qui la rendait du même coup à l'abri d'éventuels voleurs.

Il achevait de se rincer lorsqu'un léger bruit lui fit dresser l'oreille. En habitué du danger permanent, il savait reconnaître les pas de quelqu'un s'efforçant de se faire discret. Laissant le robinet de douche ouvert, il se glissa hors de la cabine, s'avança à pas de loup jusqu'à la porte entrebâillée et risqua un œil. Debout dans la chambre, face à l'armoire grande ouverte, une silhouette féminine se tenait, indécise, son regard se portant de droite à gauche comme si elle cherchait quelque chose. Elle avait troqué sa tenue minimaliste contre un traditionnel *kemban* de couleur sombre qui descendait à mi-cuisse et dévoilait un peu trop son opulente poitrine, avait dénoué ses cheveux. Don n'eut cependant aucun mal à reconnaître la serveuse du bar rencontrée quelques heures plus tôt.

La présence de la femme l'intriguait : il n'avait pas spécialement tenté de la courtoiser, et, comme le lui avait signalé Bones, les filles de l'établissement étaient sous la coupe du patron. Se pouvait-il qu'elle soit venue de son propre chef ? Don demeura un moment aux aguets, laissant la jeune fille se balader dans la chambre afin de surveiller ses faits et gestes, mais elle avait visiblement changé d'avis. Tirant à elle le fauteuil au coin de la pièce, elle le déplaça face à la salle de bain, s'y installa, croisa ses jambes, prit une cigarette d'un pli de sa tenue et la porta à sa bouche. Elle attendait.

Don se dit qu'il eut été impoli de la faire patienter plus longtemps. Il attrapa la serviette pour couvrir son intimité et poussa la porte. Elle ne sursauta même pas, se contentant de le dévisager avec un regard qui en disait long sur ce qu'elle remarquait. Don sentit ses muscles se contracter.

— Vous avez du feu ? demanda-t-elle.

Une parfaite poule de luxe. Il se pencha sur la table de nuit à ses côtés, récupéra son briquet et vint allumer sa cigarette. Il en profita pour en prendre une à son tour et ils restèrent ainsi, silencieux, attendant chacun que l'autre ouvre la bouche en premier.

— Vous devriez fermer les robinets, finit-elle par dire. L'eau, ça coûte cher...

Don s'exécuta. Il revint à la chambre, pour constater qu'elle avait décroisé les jambes mais en laissant la droite posée sur la gauche, ce qui écartait un peu plus le *kempan*. Et elle ne portait pas grand-chose dessous. Il s'assit sur le lit pour éviter qu'elle remarque l'intérêt qu'il commençait à lui témoigner. Elle était jeune, à peine vingt ans, sans doute jolie, quoique la quantité de maquillage dont elle s'était affublée masquait malheureusement

une partie de ses traits. Des yeux taillés en amande, très noirs, une bouche pleine.

— C'est comment ton nom ? demanda-t-elle.

— Tu peux m'appeler John. Et toi ?

— Adik.

— Joli prénom... Je peux savoir ce que tu fais ici, Adik ?

Elle ne répondit pas tout de suite, tirant sur sa cigarette.

— Patron me dire : le bel Européen vient souvent dans le coin. Peut-être qu'il est riche, et seul. Tu devrais voir.

— Et donc, tu m'as suivi jusqu'à mon hôtel juste pour t'assurer que j'étais riche ? Je suis désolé de te décevoir, mais c'est à peine si je possède ce que j'ai sur le dos. Tu aurais pu t'épargner cette peine au bar, je n'aurais pas hésité non plus à t'offrir un verre.

Adik écrasa son mégot sur l'accoudoir du fauteuil, se leva d'un coup de reins pour se poster devant Don. D'un ongle parfaitement manucuré, elle décrivit des arcs de cercle sur la poitrine de l'homme, appréciant la musculature d'un petit hochement de tête. Elle se pencha en avant, pour dénouer d'un geste rapide la serviette qui enserrait la taille de John.

— Tu me trouves jolie, John ?

— Très, murmura-t-il, la bouche soudain très sèche. Était-ce la chaleur locale, la future mission et les dangers qu'il encourait, peut-être même le mauvais alcool bu au bar, mais il sentait sa peau réceptive au moindre contact, et son cœur battait la chamade.

— Le patron a dit : toujours être gentille avec les étrangers. Après ils reviennent, et ils apportent beaucoup d'argent. Tu reviendras, John ?

— Je ne sais pas, Adik, je suis tributaire de pas mal de choses...

— Tu as un beau bateau, tu peux aller partout où tu veux...

Une petite alarme se déclencha dans son esprit, mais il ne prit pas la peine de s'y intéresser, le cerveau parasité par le désir. D'une main ferme, elle le repoussa en arrière, le basculant sur les

draps, tandis que sa bouche en s'arrondissant plongeait droit sur son bas-ventre. Elle n'avait pas seulement une belle bouche, elle savait s'en servir, comme de sa langue, amenant très rapidement Don à l'extase. Elle attendit qu'il reprenne ses esprits, essuya discrètement ses lèvres avec un coin de la serviette.

— Tu as aimé ? demanda-t-elle.

Elle vint s'asseoir à califourchon sur lui, l'empêchant de se redresser. Le Kempan dénoué laissait percevoir les reflets de sa peau nue contre la sienne, mais Don se dit qu'il faudrait un petit moment après une telle séance pour se remettre d'attaque. En guise de réponse, il lui caressa le bras.

— Tu es aussi douée pour servir de l'alcool que pour la bagatelle, conclut-il.

— La ba... gatelle ? C'est quoi, John ?

— Peu importe ! Laisse-moi t'offrir un verre au moins.

Il pivota sur lui-même pour attraper le téléphone.

— On doit bien pouvoir commander quelque chose de potable dans cet établissement, supposa-t-il.

— Il y a toujours bar dans les hôtels. Tu dois en avoir un ici.

Bien sûr ! Il avait à peine pris le temps de remarquer le petit réfrigérateur fixé sous le bureau à côté de l'armoire. Il se dit que ce n'était sans doute pas la première fois qu'Adik usait et abusait de ses charmes pour attirer le client et qu'elle devait avoir l'habitude de ce genre d'endroit. Il parvint à se lever, et, toujours nu, se baissa pour ouvrir la porte du bar. Il contenait une bouteille d'eau minérale, un ou deux sodas quelconques, et une petite flasque d'alcool local.

— Espérons qu'il ne soit pas frelaté, murmura Don.

Il déboucha la flasque et remplit deux verres. Revint au lit, et en tendit un à la jeune femme.

— Santé !

L'alcool se laissait boire. Elle vida son verre presque cul sec. Et le posa sur le sol.

— Tu fais quoi ici, John ?

— Tourisme...

— Je t'aurais vu plutôt homme d'affaires...

À nouveau, la petite alarme résonna dans un coin du cerveau de John sans qu'il sache précisément pourquoi. Il demanda sur un ton badin :

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je ne sais pas... tu as l'air trop sérieux. Et puis, un touriste, ça ne reste pas des mois comme ça, au même endroit.

— Je suis un touriste spécial, répondit Don en allumant une cigarette. Je te ressers un verre ?

Comme il s'accroupissait devant le petit réfrigérateur, regardant s'il restait du faux whisky, il prit soudain conscience qu'elle s'était levée, pour se glisser juste dans son dos. Quelque chose passa devant son visage. En un réflexe, Don baissa la tête avant que la ceinture de tissu maintenant la taille d'Adik ne s'enroule autour de son cou. La jeune indonésienne se laissa tomber sur lui, l'entraînant dans sa chute. Il se retrouva à plat ventre, les genoux de la fille lui labourant le dos, tandis qu'elle se cramponnait à lui pour éviter qu'il ne parvienne à la faire basculer. Don sentit que la respiration allait lui manquer. Elle n'avait pas perdu de temps pour tirer sur la ceinture. C'était tout juste s'il avait pu glisser ses doigts entre sa peau et le tissu. Dans un brouillard rouge, Don distingua la cigarette qu'il avait lâchée dans sa chute, elle continuait à se consumer en noircissant la moquette. Sa main droite, libre, plongea dessus, la fit pivoter pour remonter le plus haut possible le long de la cuisse nue d'Adik, atteignant presque son intimité. Résolument, John écrasa le mégot incandescent contre la chair délicate. L'indonésienne poussa un hurlement de douleur. Sa pression se relâcha assez pour qu'il puisse enfin s'arracher de son étreinte et la basculer cul par-dessus tête sur le tapis. Il parvint à se mettre debout, la gorge en feu. Face à lui, le visage d'Adik n'exprimait plus qu'une haine farouche. D'un geste sec, elle s'empara de la bouteille de whisky, la brisa